LES EUNUQUES NE DEVIENNENT PAS CHAUVES

— Polar —

ROMAN

LES EUNUQUES
NE DEVIENNENT PAS CHAUVES

Imanol PEILLEN

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-538-4

« C'est en lisant qu'on devient liseron »
Bourdieu : 1992

La préoccupation première du sorcier est davantage de faire pleuvoir que de parler de la pluie.

« C'est en appelant qu'on devient Apolon. »
Peillen : 2026

Avertissement

Librement inspiré de faits réels.

Toute ressemblance avec des faits ou des personnages ayant existé ou existants serait purement fortuite.

1.

Il était une voie, royale, pour s'assurer une jolie petite carrière honnête. Il était une voie, facile, pour progresser puis se maintenir, en hiérarchie comme en salaire, sans éveiller de jalousie ni de rancœur. Il était une voie, pas de garage, mais de survie, qui tenait en peu de mots : ne pas faire de vagues !

Telle était la devise, l'art de vivre même du commissaire Séraphin Picon. Le commissaire Picon était un homme de son époque : fier de sa posture sociale, un homme rangé, aux goûts simples, conjoint attentionné, content de sa situation de chef de forces de l'ordre établi, il était bien ! Il ne posait pas de questions et avançait dans la vie professionnelle tel un pion d'échec, une case à la fois, droit devant et sans prise de risque. Il était tout simplement moderne, fondu dans le gloubi-boulga non idéologique mou de l'extrême-centre. Séraphin était un vrai pléonasme, il était ce qu'il avait l'air d'être, il était ce qu'il devait être.

Trente-deux ans, allure sportive sans excès. Un petit peu plus grand que la moyenne avec ses 181 cm, des yeux, deux par chance, légèrement globuleux, clignant peu, toujours vifs et alertes à 180°, voire plus. Rien ne semblait pouvoir lui échapper. Il bénéficiait en outre d'un atout de taille : il était doté d'une redoutable intelligence de situation. Observation, analyse, décision se faisaient en une seconde, le plus souvent avec raison.

Séraphin avait grandi dans un monde choyé ; non qu'il fût fils de roi ou de ministre, mais il avait eu la chance d'être aimé autant qu'un enfant peut l'être et encouragé dans ses desseins. Il avait été élevé en plein air, dans une ville moyenne, en plein cœur du Sud-Ouest, qui comptait plus ou moins dix mille âmes. C'était une de ces bourgades qui offrent tant les avantages ruraux que les urbains, et leurs inconvénients bien sûr. Un père commercial en engrais et produits phytosanitaires, et une mère, propriétaire d'un magasin de vêtements chics et présidente de l'association des commerçants, assuraient au foyer l'aisance matérielle, la reconnaissance sociale et le capital culturel que se prête la petite bourgeoisie.

Bon élève sans forcer, Séraphin s'en sortait mieux que ses coreligionnaires scolaires grâce à ses facilités et sa discrétion. Le bac obtenu, il réussit le concours de Sciences-Po Bordeaux.

— Je n'ai réussi qu'un concours sur neuf, mais c'est le deuxième plus dur à préparer, clamait-il à ses parents pour se rassurer lui-même.

Sciences-Po, l'école de la continuité, lui alla comme un gant. Il passa cinq années merveilleuses, cinq ans qui le confortèrent dans son désir de continuer. Il fréquentait les soirées autorevendiquées sérieuses, avec de jeunes personnes membres des différents syndicats étudiants gentils, tels l'UNEF, l'UNI, ou le Front étudiant. Sa scolarité se passait sous le mandat du Premier ministre Jospin, des années tranquilles. Le passé trotskiste du chef du gouvernement rassurait les membres des jeunes socialistes qui se disaient qu'ils étaient de gauche et permettait aux jeunes RPR de brandir la menace rouge. Séraphin nageait dans des eaux limpides, dans un monde où il était bien. Un monde où son avenir – sa vie à venir – ne serait pas bousculé. Pour son année de césure, il choisit l'Arménie lors du premier semestre, à l'Institut culturel français. S'il aima beaucoup la richesse culturelle du pays hôte, il préféra, pour le second semestre, un autre exotisme et opta pour l'ambassade de France à Reykjavik. La chance lui souriait. Il y avait rencontré un jeune homme, Souleiman, même âge que lui, qui se destinait à une carrière de greffier et étudiait le droit à l'université Montesquieu Bordeaux IV ! Tous deux regagnèrent donc la capitale girondine pour finir leurs études les yeux pleins de belles images, la tête emplie

de souvenirs et de rêves à réaliser, et des papillons dans le ventre.

Séraphin avait eu un petit moment de gloire dont il était resté fier pendant des années. L'Institut des Études Politiques de Bordeaux et le journal Sud-Ouest organisaient de temps à autre des rencontres avec des intervenants de renom, politiques ou intellectuels. Alors qu'il était en cinquième et dernière année, Séraphin avait été tiré au sort pour faire partie des étudiants interrogateurs de l'invité d'honneur de l'année 2001, le grand sociologue Pierre Bourdieu. Tout Sciences-Po tremblait de fébrilité et d'admiration. Et le vaillant Séraphin fit rire en demandant au maestro de la déconstruction sociale s'il n'était pas son antithèse. Seuls les initiés comprirent, mais le jeune homme fut content de son mot. Puis il s'en alla vers Lyon, à Saint-Cyr-Au-Mont-d'or, y rejoignant pour deux ans l'école des Commissaires de police, la célèbre ENSP. L'école de la défense de l'ordre établi était après tout la suite logique de celle de la continuité. En sortant, il avait fait sien l'adage napoléonien selon lequel les hommes se laissent mener par des baïonnettes ou des hochets. Il avait fait son choix, et se disait qu'il était destiné à recevoir des hochets, des médailles, et à savoir utiliser la baïonnette. Sait-on jamais.

*